



L'espoir des amputés du séisme

De notre envoyée spéciale en Haïti,
Sandrine Briclot

Haïti *L'association Handicap international, présente en Haïti depuis les cyclones dévastateurs de 2008, aide aujourd'hui les victimes qui ont perdu un membre lors du tremblement de terre du 12 janvier.*

Trois après, Mina se lève, comme si, finalement, elle n'en avait jamais douté. Les deux moignons de ses jambes, enveloppés dans des chaussettes en tissu compressif, reposent sur des prothèses. Ces deux nouvelles jambes articulées, en aluminium, ne lui paraissent « pas lourdes, moins que des vraies », murmure-t-elle dans un sourire irréprouvable qui illumine son jeune visage. Heureusement, Mina a pu conserver ses genoux, « ce qui va faciliter son travail d'apprentissage », explique Antoine Engrand, chef de la mission d'Handicap international France, présent en Haïti depuis un an.

Mina, comme 4.000 Haïtiens – le chiffre n'est qu'une estimation car les amputations pratiquées dans nombre d'hôpitaux, cliniques ou postes médicaux déployés à la hâte n'ont pas été comptabilisées – a perdu au moins un membre lors du séisme du 12 janvier dernier. Ce jour-là, Port-au-Prince et sa région n'ont pas seulement enterré plus de 222.500 habitants, mais également porté leurs blessés – 310.900 – vers les centres d'urgence.

Mina, 22 ans, n'a pas été « coupée » tout de suite. « Les deux

jambes écrasées par un mur tombé sur elle », raconte son père, elle a été extraite des décombres et emmenée à l'hôpital militaire. Mais, mal soignée et renvoyée chez elle, elle a dû être reconduite, « vingt deux » jours de souffrance plus tard, dans une autre structure. Le verdict était alors sans appel : la gangrène s'était incrustée dans ses deux membres.

Assise dans un fauteuil roulant, Mina balance lentement les deux moignons qui terminent ses jolies jambes minces. Elle a un garçon d'un an, Wolf. Son mari ? « Elle n'y en a pas », dit son père. « Si ! Qui te dit qu'on n'est plus ensemble ? », le coupe la jeune fille, en lissant sa mini-jupe rose. Le père secoue la tête. Mina, lui et le reste de la famille ont trouvé refuge sur « une place publique » de Port-au-Prince, dans « une tente en bois », c'est-à-dire sous une bâche.

« Mettre les gens debout »

Depuis qu'on l'a amputée, elle « reste assise » : « Que puis-je faire d'autre ? Je suis devant le fait accompli... » Une volontaire d'Handicap International, d'origine salvadorienne, s'approche. C'est l'heure des exercices, indispensables pour que Mina puisse apprivoiser ses nouveaux membres. On lui remet ses prothèses, mieux ajustées, on les maintient à ses genoux avec des sangles. Le fauteuil de Mina fait maintenant face à la barre parallèle, qu'elle agrippe fermement avec ses deux mains. Dans un mouvement, elle se hisse de toute son ancienne hauteur. Esquisse un pas traînant, puis un deuxième. La taille maintenue par la bénévoles, la jeune fille poursuit ainsi l'entraînement, exécute un demi-tour hésitant, et recommence en traînant un peu la jambe. « A raison de deux séances par jour, elle devrait parvenir à marcher, mais

ça dépend d'elle », estime Antoine Engrand en l'observant.

Ici, dans cet ancien entrepôt loué par Handicap France dans une rue du centre de Port-au-Prince, une équipe de douze techniciens fabrique avec précaution prothèses et orthèses, sous la direction d'un formateur togolais. « Toutes les prothèses sont destinées à remplacer un membre inférieur. Pour nous, les membres supérieurs, c'est de l'esthétisme. Je ne dis pas qu'ils ne sont pas nécessaires, mais quand tu es par terre, à quoi te servent tes bras ? Il faut d'abord mettre les gens debout, les rendre mobiles ! », insiste Pascal Kodjo. A ses côtés, un volontaire peint une fausse jambe blanche en marron, tandis qu'un autre noue les lacets d'une paire de chaussure de sport sur des pieds en caoutchouc.

Rééducation

« Au départ, nous avons installé des cliniques mobiles à travers Port-au-Prince et Petit-Gôave (une ville impactée située à l'ouest de la capitale NDLR) afin d'identifier les patients. Une trentaine par antenne a été répertoriée et la moitié sont des enfants. Chaque jour, nous allons les chercher chez eux en voiture pour les emmener ici et on les raccompagne. L'important, ce n'est pas l'appareillage mais la rééducation. Il faut apprendre aux patients à l'utiliser et ça, ça demande des efforts », poursuit le technicien en chef. D'ici le mois de juin prochain, Handicap International entend produire « entre 300 et 400 prothèses d'urgence ». Ensuite, afin de s'assurer que ces précieux outils sont bien utilisées, ne sont pas volées, voire revendues, Handicap International inscrit les invalides sur une liste de suivi, qui sera effectué par les antennes mobiles.

Mina s'est rassise. Son aide sal-

vadorienne ausculte le moignon qui la fait souffrir – « vingt jours de cicatrisation après l'amputation sont nécessaires avant le port d'un membre inférieur artificiel » – et le badigeonne de Bétadine avant de l'envelopper dans un pansement. La jeune fille, elle, ne quitte pas des yeux sa nouvelle paire de chaussures, des Nike noires et neuves. ■



Environ 4.000 Haïtiens ont perdu un membre lors du séisme du 12 janvier. Nombre d'entre eux attendent une prothèse.

© Bruno Stevens/Onemos